



## CHAPITRE VII

Rumeurs alarmantes. — Stanley rassure les hôtes de Msuata-Station. — Voyage d'exploration jusqu'à l'Équateur. — Loukoléla. — Ngombé, — Le chef Mangombo. — L'échange du sang.

**D**E retour à Msuata-Station, Janssen donna audience à des chefs caravaniers bayanzi, qui semaient sur leur passage des nouvelles alarmantes.

D'après leurs récits pleins d'exagération, l'établissement hospitalier de Bolobo était devenu la proie des flammes; une guerre sanglante entre les soldats de Boula Matari et les hordes indigènes désolait le district d'Ibaka.

Le jeune sous-lieutenant se garda bien d'ajouter foi à ces rumeurs.



Néanmoins, comme le proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu » se justifie en tout pays, Janssen communiqua à ses compagnons les nouvelles colportées par les caravaniers.

« Une insurrection des sujets d'Ibaka a tout lieu de me surprendre, ajoutait l'officier en forme de conclusion. A l'époque où le capitaine Hanssens débarqua avec moi à Bolobo, nous y fûmes accueillis avec empressement, et l'accord le plus parfait n'a cessé d'exister entre les natifs et nous, pendant la durée de notre séjour dans cette contrée. Néanmoins, de même qu'en Europe, on ne peut jurer de rien chez les sauvages : les Bayanzi sont turbulents, et leur roi, cupide à l'excès, peut à l'occasion, et selon son intérêt, forfaire à tous les engagements solennellement contractés par lui. »

Janssen, Roger et l'abbé Guyot, tout en ne voulant point se laisser aller au découragement et tout en luttant contre le pessimisme, ne restaient pas moins sous la triste impression du récit des Bayanzi.

Depuis que la flotille d'exploration du haut Congo avait quitté Msuata, Janssen était resté sans nouvelle directe de Stanley et de ses compagnons; en outre, depuis plus d'un mois, aucune embarcation appartenant à l'expédition n'était venue de Bolobo à Msuata.

En rapprochant ces faits, dus à des causes inconnues, des sinistres relations des caravaniers, les pionniers de Msuata furent conduits à des conclusions désespérantes. Ils commençaient à envisager comme probables l'anéantissement de l'escadre exploratrice et le massacre des explorateurs.

Les liens d'une solidarité étroite unissent en Afrique les agents internationaux de l'Association et les voyageurs européens, touristes, missionnaires ou commerçants qui trouvent auprès des chefs de station un accueil toujours sympathique et au besoin un secours efficace, un appui certain. Aussi les civilisés, quelle que soit leur nationalité, Belges, Anglais, Français, Allemands, Autrichiens, Italiens, tout en gardant intacts au fond de leur cœur, la foi et le culte envers la patrie, désirent-ils unanimement voir triompher la grande œuvre de régénération entreprise en Afrique au nom de l'humanité. Il ne faut donc pas s'étonner des jours d'angoisses et d'incertitudes par lesquels passèrent les stationnaires de Msuata.

Les caravanes indigènes, les porteurs bayanzi, les pêcheurs babouma qui traversaient Msuata-Station, disaient à l'envi, avec force détails, les prétendus désastres survenus à Bolobo, exagérant les pertes subies par les blancs, dépeignant avec une joie injurieuse les barbares victoires d'Ibaka, l'incendie de la station, le pillage des embarcations et le massacre des équipages.



Janssen et Roger, dévorés par l'impatience et l'inquiétude, interrogeaient chaque jour, pendant de longues heures, l'immense fleuve, dans l'espérance d'y découvrir une pirogue amie, messagère fidèle, battant pavillon bleu. Mais rien ne paraissait et le lendemain ramenait pour eux les mêmes inquiétudes, les mêmes incertitudes, les mêmes découragements.

Enfin, le 3 juillet, une embarcation à vapeur double la pointe de Ganchu. Battu par la brise d'ouest, le yacht longe prudemment la rive orientale, suit le contours des criques sinueuses, se cache un instant derrière les berges élevées, reparaît à la pointe d'un cap et disparaît encore en avançant toujours,

Tout Msuata-Station suit des yeux l'approche trop lente du navire.

Bientôt Janssen le reconnaît : c'est le *Royal* ! A l'arrière, la main sur la proue du gouvernail, un blanc se dresse superbe, déployant le drapeau de l'Association qui se détache sur le fond bleu du ciel ; peu à peu Janssen et Roger finissent par distinguer les traits de ce messager d'espérances. C'est Stanley !

« Aux armes, crie Janssen à ses travailleurs noirs, suspendez les travaux. Nyamparas, rangez vos hommes auprès du débarcadère, hurra pour Boula Matari ! »

Une heure après, les vivats enthousiastes de la garnison de Msuata se mêlent aux détonations répétées des winchesters.

Les blancs entourent Stanley ; Janssen, Roger, l'abbé Guyot, parlent à la fois, interrogent de la voix, du geste, du regard : Bolobo. Ibaka, Brunfaut, incendie, pillage, massacre, flottille, exploration, etc. etc., tout se mêle et se croise dans leurs discours ; puis, hors d'haleine, suspendus aux lèvres de Stanley, qui ne sait d'abord auquel entendre, les trois auditeurs recueillent le récit véridique de l'agent supérieur.

« J'ai séjourné à Bolobo du 23 au 28 mai dernier, dit-il, un incendie accidentel a détruit à cette époque une partie de l'étable de la station. En fait de détonations d'armes à feu, il n'y a eu que des salves de mousqueterie tirées en mon honneur par les troupes de Bolobo-Station et par les sujets d'Ibaka.

« Dans ce district, rangé sous le protectorat de l'Association par le vaillant capitaine Hanssens que secondait l'un de vous, j'ai remarqué l'esprit d'entreprise commerciale des natifs et l'opulence des chefs indigènes.

« Bolobo m'apparaît comme le centre le plus important du commerce de l'ivoire et de la poudre de canwood, et les industriels indigènes exploitent leurs richesses avec une intelligence hors ligne. En général, les gros



commerçants bayanzi qui organisent les caravanes d'ivoire, possèdent à la côte des agents correspondants, faisant en quelque sorte l'office de commissionnaires en marchandises, contrôlant sévèrement les apports des caravaniers et rendant fidèlement leurs comptes aux négociants bayanzi.

« J'ai donc pu m'expliquer la présence de certains nababs à la cour d'Ibaka ; l'un d'eux, nommé Mangourou, peut être, à cause de ses grandes richesses, considéré comme le Rothschild de l'Afrique centrale.

« Ces détails, que j'ai scrupuleusement notés, disent assez quels avantages le commerce des nations policées retirera de notre présence protectrice sur le territoire des Bayanzi.

« L'opulence de ces traitants n'excluant pas leur amabilité apparente et surtout leur serviabilité intéressée, il m'a été facile d'obtenir, moyennant cadeaux, deux esclaves d'Ibaka connaissant parfaitement les contrées en amont de Bolobo, et de les attacher à mon personnel en qualité de guides et d'interprètes.

« Le 28 mai, l'expédition exploratrice, augmentée de ce précieux renfort, quittait Bolobo-Station, laissant M. Brunfaut en excellents termes avec les sujets d'Ibaka.

« Dans la matinée, les embarcations à vapeur traçaient d'éphémères sillages dans les mille canaux de l'archipel boisé qui s'étend durant plusieurs milles en amont de Bolobo.

« Partout les rives et les îlots du fleuve présentent des sites favorables à l'établissement de stations européennes, et, en dépit de la barbarie des possesseurs primitifs de ce sol fécond en ressources de tous genres, il est à espérer que la race blanche exploitera bientôt cette contrée fortunée et centuplera la valeur de ses terres.

« Le *Landolfia florida*, plante qui exsude la précieuse gomme élastique, le baobab, le tamarinier, le bombax, les bois de teinture, l'élaïs, les palmiers à fruits et à huile, le *Calamus indicus*, se développent, se massent capricieusement sur les bords du fleuve et constituent des barrières formidables que l'homme bien outillé peut pénétrer un jour pour découvrir et utiliser les trésors incalculables qu'elles enserrent ou fécondent dans les entrelacs protecteurs de leurs rameaux.

« Au cours de mon existence voyageuse, continuait en s'enthousiasmant le narrateur, j'ai navigué sur le Mississipi, sur le Nil, sur le Danube, sur le Rhin ; j'ai lu, j'ai étudié dans les ouvrages des explorateurs les descriptions les plus éblouissantes des rives du fleuve-géant de l'Amérique méridionale ; j'ai suivi, comme vous tous, sur les cartes et dans les livres géographiques, le cours majestueux du Volga : pas un de ces fleuves su-



perbes n'offre des sites comparables en splendeurs, en beautés, en richesses naturelles, à la succession des paysages merveilleux qui s'étalent en amont de Bolobo, des deux côtés de cette route qui marche, sur laquelle vous et moi nous sommes appelés à promener triomphant l'étendard de la civilisation, de la justice, du progrès.

« Mais ici le riverain ressent, à l'approche de l'étranger au visage pâle, la fureur des bêtes de proie. Le cours d'eau majestueux, dont la beauté mystique, la noble grandeur, les courants muets et solitaires qui serpentent parmi les îles d'un vert intense où les larges croupes de sable blanc, inspirent des charmes incomparables, arrose des districts habités par des créatures noires et hideuses n'ayant d'humain que le corps.

« Ces brutes frénétiques se pressent, s'entassent sur la rive orientale où se succèdent sans discontinuité, sur une longueur de trente kilomètres, une trentaine de groupes de cabanes formant des hameaux, des villages, des marchés, des capitales de district.

« Le passage de notre imposante flottille arrache aux populations riveraines des exclamations de surprise d'abord, d'alarme, de frayeur ensuite, puis de formidables *yaha-ha-ha*, cris de guerre dictés à ces sauvages plus par la panique que leur causent nos engins de navigation, que par l'intention réelle de nous combattre.

« Néanmoins, lorsque la fin du jour met obstacle à la poursuite de notre route, nous affrontons la colère grotesque des riverains. Nous atterrissons; le *Royal*, l'*En Avant*, l'*A. I. A.*, l'*Éclaireur*, sont amarrés dans une anse paisible, les équipages débarquent.

« Blancs et noirs de l'expédition, à l'exception des cuisiniers, engagent, le fusil sur l'épaule, une lutte à coups de hache contre les lianes, les hautes herbes, les arbrisseaux, les branches d'arbres, qui doivent assurer la construction de notre camp volant.

« De loin, les natifs assistent en grommelant à nos préparatifs. Leurs regards flamboyant d'une curiosité haineuse s'attachent sur nous; mais ils nous comptent, ils énumèrent les fusils et les armes qui nous protègent, et s'abstiennent *bravement* de toute démonstration hostile.

« Le 30 mai, l'escadrille d'exploration évoluait vers midi devant les falaises rougeâtres où s'élève Lyumbi, dernier anneau de la chaîne de villages dont j'ai déjà parlé, lorsque les riverains, exaspérés sans doute par notre persistance à refuser d'écouter leurs criaileries, décochèrent contre les cuirasses de nos vapeurs des nuées de flèches. Peut-être cet épisode belliqueux a-t-il servi de point de départ aux contes alarmants des caravaniers bayanzi.



« Redoublant de vitesse, nos embarcations se trouvèrent bientôt hors d'atteinte des flèches et hors de portée des huées et des imprécations des naturels.

« Nous voguâmes alors dans un canal circulant entre la rive gauche et une quantité innombrable d'îlots herbeux. Ce chenal était hanté par des troupeaux d'hippopotames. Les îles étaient habitées par des flamants, des pélicans, des oies, des canards, des hérons, des ibis, des martins-pêcheurs énormes, des veuves, en un mot par tout un monde d'oiseaux des latitudes tropicales. Plusieurs canots indigènes se balançaient dans les criques de certains îlots au-dessus desquels planait en nuages la fumée des feux des noirs fabricants de sel.

« A droite de nos embarcations, à deux milles environ dans l'intérieur, des montagnes que j'ai appelées monts Lévy bornaient notre horizon.

« Sur la rive occidentale, il n'existe pas de villages. Depuis notre départ de Bolobo, ce côté inhabité du fleuve n'avait éveillé notre attention qu'au point où l'Alima, grossie de la Mpama débouche dans le Congo par un estuaire large d'environ trois cents mètres.

« Vers deux heures, nous découvrions sur la rive gauche une vaste crique dont le fond vaseux donne naissance à une forêt de roseaux et de plantes aquatiques; elle s'étend bien loin dans l'intérieur des terres et constitue plutôt un étang, un étroit et long bassin d'eaux croupissantes qu'un cours d'eau. Au bord méridional de cette nappe aqueuse, couverte de verdure et des fleurs du *Pistia stratiotes*, est campé le village d'Ikulu.

« Comme nous avançons doucement dans l'intention d'atterrir aux abords de ce centre populeux, une trentaine de pirogues indigènes, sortant des roseaux et du feuillage, apparurent soudain à notre vue. Leurs équipages, surpris à l'apparition inattendue de notre flottille, poussèrent des clameurs d'effroi, firent virer les pirogues et se sauvèrent à force de pagayes.

« A peine débarqués, nous scrutâmes les massifs herbeux de la rive pour y retrouver les fuyards.

« On distinguait les pirogues cachées et prisonnières dans les roseaux; quant aux équipages, ils se sauvaient à la nage, luttant avec les racines et les joncs et courant les plus grands risques d'être noyés. Quelques-unes de ces créatures affolées parvinrent cependant au rivage et, à notre grande surprise, nous reconnûmes des femmes dans une toilette plus que décolletée.

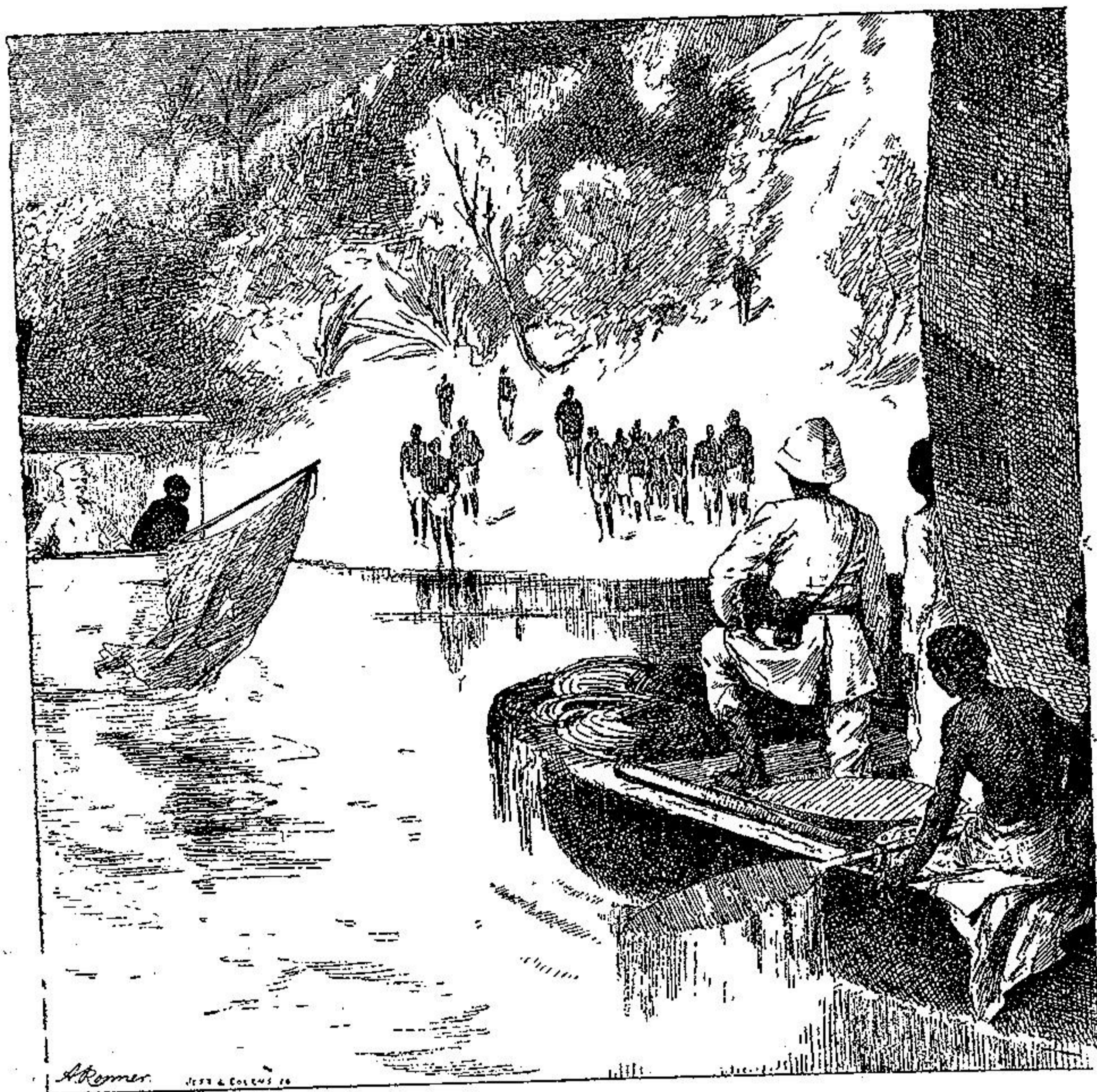
« Il nous fut impossible d'obtenir d'elles, malgré nos présents, la moindre réponse à nos questions, le moindre mot.

« Elles paraissaient frappées de mutisme et regardaient alternativement,



d'un air passablement maussade, leurs canots arrêtés dans les roseaux et les embarcations à vapeur, véritables Léviathans du Congo, qui composaient notre flottille.

Van Gele et Coquilhat se divertirent à attacher eux-mêmes, quelques bracelets et des colliers de perles aux bras et au col de ces naïades effarouchées.



« FIDÈLES SUJETS D'IBAKA, VENEZ SALUER BOULA MATARI. »

« Le 1<sup>er</sup> juin, après avoir longé durant neuf heures des rives couvertes de forêts impénétrables, nous découvrîmes sur la berge orientale, au sommet d'une large et haute pointe de terre qui s'avancait dans le fleuve et réduisait à quinze cents mètres la largeur du courant, un village très important que nos guides nommaient Loukoléla.

« Comme nos provisions touchaient à leur fin, je résolus de tenter auprès



des indigènes des démarches afin d'obtenir des vivres pour mes compagnons blancs et mes quatre-vingts hommes d'équipage... »

Quel que soit notre regret, nous sommes obligé de clore ici le récit de Stanley. En lui laissant plus longtemps la parole, il nous faudrait passer sous silence les éloges que mérite cet incomparable découvreur et laisser dans l'ombre plusieurs épisodes intéressants dont les Belges, qui l'accompagnaient dans ce grand voyage d'exploration poussé jusqu'à l'Équateur, furent les héros.

Donc, le 1<sup>er</sup> juin, Stanley vient de nous l'apprendre, l'escadrille stoppa devant Loukoléla. Au pied de la falaise escarpée, sur le sommet de laquelle se détachaient les murs grisâtres des huttes indigènes, des groupes de naturels au corps bronzé, jetaient des regards remplis de stupéfaction sur les vapeurs et sur leurs équipages.

« Sondons un peu les intentions de ces gens avant de débarquer, » pensa tout haut Stanley. Et d'une voix ferme et vibrante il pria Van Gele, alors à bord de l'*Éclaireur*, de s'approcher de la rive et de dérouler sous les yeux des natifs les plus belles étoffes écalates ou bleues, les plus fascinants objets représentant le trésor financier de l'Expédition.

En même temps l'un des interprètes, esclave d'Ibaka, penché sur le bordage à l'arrière de l'*En Avant*, criait d'une voix de Stentor aux riverains :

« Ho ! ho ! braves gens de Loukoléla, enfants de Youka et de Moungaou (tels étaient les noms des mfoums de la localité), ho ! ho ! fidèles sujets d'Ibaka de Bolobo, venez saluer Boula Matari, son frère de sang et recevoir les riches présents qu'on étale à vos regards ! Apportez en échange des plus belles richesses du mpoutou les productions de votre territoire !

— Nous n'avons rien, répondirent les natifs ; nos chefs sont morts, la peste a décimé la population de notre village, et la famine menace maintenant de nous faire périr jusqu'au dernier. »

Cette peu encourageante réponse détermina Stanley à ne point faire halte au village de Loukoléla.

L'escadrille franchit rapidement la courte portion du fleuve resserré comme un détroit où nul îlot n'interrompait le courant, et s'engagea bientôt dans une nouvelle expansion fluviale parsemée d'îles boisées et de bancs de sable à découvert.

En longeant la rive gauche, les voyageurs découvrirent successivement trois villages : les deux premiers habités par des tribus bayanzi qui répondirent d'une façon évasive aux demandes de vivres qui leur furent adressées, le troisième entièrement désert et construit sur la lisière d'une épaisse forêt primitive.



Comme la nuit approchait, on résolut de débarquer aux abords du village abandonné, devant lequel, dans les herbages de la rive, se découvraient des pirogues indigènes également sans propriétaire.

Une partie des équipages fut préposée à la garde des steamers et à l'installation d'un camp sous la direction de Van Gele; l'*Éclaireur* et les canots indigènes, montés par le restant du personnel, visitèrent en quête de vivres, sous le commandement de Stanley, les parages des environs.

Cette flottille de ravitaillement entreprit la descente du fleuve, explora successivement chaque crique tortueuse chaque îlot, chaque site boisé de la rive, mais ces recherches furent infructueuses. Nul être humain ne semblait exister dans les solitudes ombreuses scrutées tour à tour. Il eût fallu disputer le gibier à poil ou à plumes, recélé dans ces profondeurs aux fauves carnassiers dont l'obscurité naissante réveillait les farouches instincts, et dont les rugissements et les ricanements féroces arrivaient à l'oreille des chercheurs comme un avertissement de mauvais augure.

Quand vint la nuit, l'*Éclaireur* et les pirogues étaient amarrés auprès des steamers; les chasseurs de vivres qui n'avaient rien trouvé, débarquaient confus et dépités et recevaient leur part des fruits sauvages qu'avait, pendant leur absence, recueillis l'escouade de Van Gele.

Le lendemain, au lever du soleil, les indigènes interpellés la veille à Loukoléla défilaient sur des pirogues bondées de denrées alimentaires devant le camp de l'expédition et s'informaient des intentions des mundeles.

« Réflexion faite, disaient ces sauvages, nous sommes disposés à commercer avec Boula Matari. Hier nous vous avons trompés : nos chefs ne sont pas morts, aucune épidémie ne sévit sur notre contrée, nos huttes et nos champs regorgent de vivres. Nos mensonges étaient simplement dictés par la crainte que nous inspiraient vos immenses embarcations. »

Stanley accueillit avec un joyeux empressement les propositions d'échange de ces marchands à mobile humeur.

Poulets, chèvres, moutons, bananes, petits pains de cassave, farine de manioc, œufs, huile et vin de palme furent achetés et généreusement payés aux indigènes. Ces achats, qui assuraient une semaine d'existence au personnel de l'expédition qui mourrait de faim la veille, furent portés avec une ardeur sans pareille dans les embarcations par les Haoussas et les Zanzibarites.

Stanley s'enquit, tout en déjeunant, des causes qui avaient amené chez les habitants de Loukoléla ce bienheureux revirement. Un orateur indigène raconta l'histoire du peuple de Loukoléla depuis les vingt dernières



années, et termina son speech par l'exposé des discussions et des délibérations qui avaient eu lieu, la nuit précédente, entre les chefs et les notables du village.

Il y a quelque vingt ans, les peuplades qui vivent aujourd'hui à Loukoléla, sur le territoire soumis à la juridiction d'Ibaka, habitaient la rive droite du fleuve.

Une guerre de dix années avec les puissantes tribus belliqueuses de l'Irebu avait obligé les vaincus à abandonner leurs villages incendiés et leurs terres ravagées pour venir s'établir sur la berge orientale.

Depuis cette désastreuse époque les noirs de Loukoléla, dont la haine pour les étrangers est devenue implacable, ont confié leurs destinées à deux chefs bayanzi, Youka et Mongaoua, et à un grand féticheur babouma. Ce dernier représente seul dans ce triumvirat le parti de la paix ; Youka et Mongaoua sont pour la guerre à outrance contre ceux que les hasards des voyages amènent devant leurs nouveaux domaines.

Émerveillés à la vue des trésors que renfermaient les gigantesques bateaux des mundelés, les notables du village, d'accord avec le grand féticheur, avaient exercé une pression sur les deux partisans forcenés de la guerre, et il avait été décidé que l'on entrerait en relations avec les possesseurs des richesses entrevues la veille.

Stanley, en apprenant les bonnes dispositions d'esprit des habitants de Loukoléla, combla de présents les natifs qui venaient de soustraire l'expédition à la famine, et promit de se rendre prochainement à Loukoléla pour entamer avec les chefs de ce village des pourparlers au nom d'une Association puissante et généreuse.

Dans l'après-midi de cette journée, la flottille d'exploration continua l'ascension du Congo parmi les nombreux canaux d'un archipel boisé et de bancs de sable pointillant de vert, de roux et de blanc l'immense étendue de la nappe fluviale. A quelques milles du village désert, de longues bandes de petits oiseaux formaient comme autant de nuages noirs au-dessus de la tête des passagers.

A la vue de ces nuées d'oiseaux assombrissant le ciel, les voyageurs se demandaient si les vastes forêts couvrant les deux rives du Congo, suffisaient à abriter tout ce petit monde ailé qui voltigeait dans l'espace.

Une heure avant le coucher du soleil, l'escadrille atteignait une passe où le fleuve se resserre, comme en aval, à Loukoléla.

Sur la rive gauche, au sommet d'un morne flanqué de bois ravissants, on distinguait, disséminés çà et là dans la verdure et entre les palmiers, des



groupes de huttes indigènes constituant, disaient les interprètes, le village de Ngombé.

Peu soucieux de tenter, à la tombée de la nuit, les chances aléatoires d'une hospitalité chez des êtres incultes, Stanley fit stopper les embarcations dans les eaux d'une anse paisible et ordonna de débarquer et de procéder sans retard à l'installation d'un camp retranché.

Ces ordres étaient à peine exécutés, lorsqu'on vit apparaître derrière les steamers, deux pirogues montées par des naturels criant d'une voix très distincte : « Stanley! Stanley! »

L'explorateur se montra aussitôt à ceux qui l'appelaient, et les engagea à descendre au milieu de ses amis et de ses serviteurs.

Sans témoigner ni hésitation ni surprise, ces natifs sautèrent lestement de leurs pirogues et échangèrent des poignées de main cordiales avec les blancs, les Zanzibarites et les Haoussas de l'expédition.

C'étaient des habitants de Ngombé; ils avaient reconnu de loin les énormes bateaux à fumée des gens du mpoutou. Ces embarcations n'étaient pas nouvelles pour eux, affirmaient-ils, car ils en avaient rencontré de semblables dans les parages de l'île Bamu, à l'endroit où le fleuve s'élargit comme un lac.

Hardis commerçants, les nègres de Ngombé se rendaient fréquemment sur les bords du Stanley-Pool pour vendre des charges d'ivoire au fantasque Ngaliema, Bateké enrichi, chef de Ntamo.

Cette rencontre était agréable et avantageuse des deux parts : aux blancs, à qui elle assurait des échanges; aux habitants de Ngombé qui allaient pouvoir satisfaire amplement leur passion pour les brillantes bimbéloteries fabriquées au pays des mundelés.

Parmi les occupations étranges de ces peuplades, la plus curieuse, assurément, est l'élevage des crocodiles.

Les natifs de Ngombé recherchent très activement les endroits où les alligators femelles déposent leur couvée; ils s'emparent des œufs, les placent soigneusement dans le sable sur un point tranquille qu'ils puissent entourer d'une surveillance assidue. Lorsque les jeunes animaux ont percé les coquilles, les éleveurs attentifs les transportent dans un marais peu profond recouvert au préalable d'un immense filet.

Là, les batraciens se développent rapidement et lorsqu'ils ont atteint la longueur et la grosseur convenables, ils sont remorqués vivants dans les mailles du filet et exposés en vente à des prix très élevés sur les marchés des environs.

Cet article purement de luxe, aussi dangereux que difficile à garder,



trouva néanmoins de nombreux amateurs parmi les blancs qui faisaient partie de l'expédition.

Les mécaniciens de la flottille se cotisèrent pour acheter un des plus beaux élèves du marais de Ngombé. Plusieurs brasses d'étoffe, des boîtes en étain, des colliers de perles, des fils de laiton payèrent la valeur de ce magnifique crocodile qui fut attaché par un fort câble en rotang à l'arrière d'un des vapeurs.

Cet ingrat prisonnier, bien que choyé par les passagers et les équipages de l'escadrille d'exploration, n'en décampa pas moins dans le cours de la nuit suivante.

A l'aube, les natifs de Ngombé revenaient au campement des mundelés et offraient en vente une surprenante quantité d'élèves monstrueux.

Vendeurs très rusés, ils insistaient surtout auprès des rameurs de l'*Éclaireur*, leur vantant à l'envi les précieuses qualités des jeunes crocodiles comme remorqueurs de pirogues.

L'emploi d'aides de ce genre pour aller à la découverte de contrées barbares et de populations éprises du merveilleux aurait été d'une couleur locale tout à fait réussie; mais l'indocilité et la férocité de pareilles recrues imposaient l'obligation de renoncer à leurs services.

Le 4 juin, les explorateurs quittaient les parages de Ngombé en emportant les meilleures impressions du site, de l'aménité et des aptitudes commerciales des indigènes.

La situation du village perché à trente mètres au-dessus du fleuve, sur un morne escarpé, était des plus salubres et commandait on ne peut mieux la passe étroite du Congo. Ses environs regorgeaient de végétaux producteurs : bananiers, élaïs, hyphænoë, raphias et manguiers. En un mot, à tous les points de vue, Ngombé parut propre à l'installation d'une station et Stanley conçut le projet d'y acquérir ultérieurement pour les blancs le droit de séjour et une concession de terrains.

A plusieurs milles en amont de cette localité, le fleuve s'élargit à nouveau, et présente une immense nappe de plusieurs kilomètres de largeur, presque dépourvue d'îlots.

Sur la rive droite, où l'on n'aperçoit aucun village, on remarque l'embouchure d'un volumineux affluent, l'Okanda-Balui, qui court du nord est au sud-ouest, à travers une vallée déserte.

Le bord opposé présente outre une population très dense, des pointes rocheuses et basses bien cultivées et couvertes de bananiers.

Nkoulou, capitale du district de ce nom fut le premier village rencontré en amont de Ngombé.



La flottille passa sans s'arrêter devant ce centre populeux, mais elle fut suivie par un grand nombre de pirogues indigènes que pagayaient des naturels réclamant à cor et à cri l'échange de marchandises.

Plus loin, les habitants de Boutunu se pressèrent sur le rivage au moment du passage des vapeurs, et saluèrent de leurs chants d'allégresse, répercutés d'écho en écho les explorateurs ravis de la joie qu'ils provoquaient.

Une heure après, la flottille était en vue des terres du populeux district d'Ousindi. A son approche, des centaines de naturels détachaient leurs pirogues et grimpaient à l'assaut des steamers pour donner aux voyageurs des poignées de main et des accolades, sans distinction de couleur, d'âge ou de nationalité.

Jamais réception aussi chaleureuse, n'avait été faite aux pionniers par les autres peuplades riveraines du fleuve équatorial.

Le féroce sauvage de 1877, qui faisait manger aux compagnons pourchassés de Stanley « plus de fer que de pain » et les obligeait à se cacher dans les sentiers tortueux et déserts, dans les canaux protecteurs d'un archipel boisé, pour échapper à ses poursuites inhumaines, accourait maintenant au-devant de Boula Matari, l'acclamait, l'embrassait, le suppliait de s'arrêter, de s'établir chez lui.

Autant l'illustre explorateur avait jadis éprouvé de difficultés à descendre le fleuve en aval d'Ousindi, en raison de l'hostilité des natifs, autant il en éprouva cette fois à continuer l'ascension du cours d'eau, par suite des supplications, des instances des indigènes désireux de le retenir au milieu d'eux.

« Quel heureux vent de concorde et de paix a donc soufflé sur ces contrées? demanda Stanley au chef d'Ousindi. Naguère vous mettiez un empressement sans égal à décharger contre moi et mes compagnons d'infortune du *Lady Alice* tous les mousquets du pays, vous nous considériez comme des épaves humaines, sans appui, sans moyens de défense; aujourd'hui vous venez à moi et à mes amis, bien armés, bien équipés, pour nous tendre la main et solliciter notre alliance.

— Ah! répondit Tuka, Stanley était pauvre alors. Aujourd'hui Boula Matari ne sait plus compter ses richesses; ses bateaux couvrent le fleuve depuis le mpoutou jusque devant nos terres; son armée est innombrable, et cependant ses bienfaits sont inépuisables et ses générosités s'étendent à tous les chefs de tribus, à tous les hommes libres vivant sur les rives de puissant cours d'eau.

Vers deux heures, Stanley donna le signal du départ. Des recommandations préalables avaient été faites à chaque commandant des embar-



cations: on approchait du village d'Iribou, habité par des sauvages qui avaient jadis édifié Stanley sur leur caractère féroce.

Les steamers et l'*Éclaireur* voguèrent donc parallèlement bord à bord, à quelques encablures l'un de l'autre, et s'engagèrent bientôt dans un canal large d'environ trois cents mètres, circulant entre la rive gauche et les bords d'une île couverte de roseaux, de joncs et de rotangs.

L'A. I. A. passait au plus près de la rive orientale, et de son bord le lieutenant Coquilhat découvrit le premier les rangées de créatures humaines qui s'étagaient devant les huttes d'Iribou, et dont la masse couleur chocolat se détachait remuante, houleuse, sur le vert à reflets éclatants des palmiers frissonnant sous la brise.

Pas un cri n'était poussé par cette foule humaine. Les naturels braquaient sur ces embarcations des yeux démesurément ouverts; ils se balançaient d'avant en arrière comme pour imiter les mouvements cadencés des bateaux, mais ils se taisaient, comme si chacun d'eux eût reçu à l'avance l'ordre d'observer le plus rigoureux silence.

Le spectacle de cette épaisse multitude oscillant avec ensemble, comme mue par un même ressort, avait son côté comique; mais les voyageurs, peu satisfaits d'une aussi froide réception, se demandaient prudemment quelle surprise leur réservaient ces balanciers muets, armés pour la plupart de vieux fusils à pierre, de sabres recourbés et de zagaies.

Arrivés devant les natifs, les steamers continuèrent à filer, et, suivant les instructions reçues, voyageurs blancs et noirs vaquaient à leurs occupations, sans paraître se douter que des riverains les regardaient. Mais à peine avaient-ils dépassé d'un mille le village d'Iribou, qu'ils se virent suivis par d'innombrables natifs, embarqués pêle-mêle dans des pirogues et faisant force de pagayes pour atteindre les vapeurs.

Bienveillamment Stanley, laissant filer les autres bateaux de la flottille, fit stopper l'*En Avant* qui portait le pavillon international, et enjoignit à l'un des interprètes de demander des explications aux enrégés poursuivants.

« Nous venons de la part de notre chef, le roi Mangombo, répondirent-ils, pour inviter Boula Matari à visiter notre village.

— Très-bien! fit répondre Stanley. Allez dire à Mangombo que Boula Matari se met entièrement à ses ordres. »

Dix minutes après, les embarcations de l'escadrille, virant de bord, atterrisaient devant Iribou dont les cabanes, groupées par dizaine, faisaient tache dans la verdure bordant les canaux à l'eau noire et boueuse formés



par le delta du Loukounga, large rivière qui se confond dans l'intérieur des terres avec le lac Mantoumba.

Devant les huttes, des centaines d'hommes, d'enfants, de femmes, de vieillards assistaient, dans le costume le plus primitif, aux manœuvres des bateaux à vapeur et à rames, sans manifester leur étonnement. Mais ce silence fut bientôt rompu lorsque les grincements des chaînes et le bruit des ancres tombant à l'eau eurent succédé aux ronflements sonores et réguliers des machines. Des applaudissements éclatèrent, des exclamations frénétiques s'élevèrent de cette multitude humaine, incapable de manifester d'une autre manière son admiration.

Le vacarme cessa un instant pour permettre aux sept mundelés d'échanger, en l'abordant, quelques paroles avec Mangombo; il s'accrut de plus belle lorsque le vieux chef répondit, le sourire aux lèvres, que Boula Matari et ses enfants étaient les bienvenus dans la capitale de l'Iribou.

Mangombo était un beau vieillard nègre, âgé de quelque soixante ans; une monumentale chevelure d'une blancheur immaculée surplombait sa face souriante, ornée au couteau de profondes cicatrices rouges, bleues et blanches, se détachant sur un fond bronzé. Il tenait à la main une pique de commandement en bois de *Curtisia faginea*, surmontée d'un double fer de lance, et son accoutrement était aussi simple aussi primitif que celui du dernier de ses sujets.

Ce roi d'Iribou était un féroce personnage méprisé, mais redouté à vingt lieues à la ronde. Son sourire de bienvenue, adressé aux mundelés forts de leurs armes et protégés par une nombreuse escorte, était contraint et résigné. Mangombo était un vieux bandit.

Bien des fois, lorsqu'il était encore dans la force de l'âge, il avait conduit ses hordes belliqueuses au pillage, à l'incendie et au massacre des tribus avoisinantes, et promené les dépouilles de ses ennemis de marché en marché, pour les échanger contre les plus belles esclaves et les brillants produits de l'industrie indigène ou du commerce du mpoutou.

Aucune denrée négociable sur les marchés africains ne lui était inconnue.

Mais le diable en vieillissant se fait ermite, et Mangombo, dont les mains tremblantes ne pouvaient plus porter que des coups mal assurés, laisse reposer dans leurs larges gaines de peau de buffle rouge ses coutelas rougis de sang humain; ses vieux mousquets, ornent en panoplie les parois de sa cabane, où des crânes humains et des chevelures empennées redisent hautement les prouesses sanglantes du pillard et de l'assassin.

Avec un rictus hideux Mangombo parla aux mundelés des criminelles aventures de sa jeunesse et déplora sa faiblesse actuelle qui l'empêchait



de tirer vengeance des sauvages Bangala qui lui avaient récemment dérobé trois pirogues chargées de marchandises.

Ce dernier événement lui tenait à cœur, et il conjurait Stanley de lui prêter main-forte pour punir les habitants d'amont.

« On ne récolte que ce que l'on a semé, mon pauvre Mangombo, répondit Stanley. Vous avez autrefois allumé l'incendie et pratiqué le pillage chez les Bangala; ces nègres à leur tour volent vos marchandises. Je ne puis me joindre à vous pour combattre les tribus d'amont, chez lesquelles je compte trouver un bon accueil pour moi et mes compagnons; cependant je ferai tous les efforts possibles pour que vos pirogues vous soient restituées. »

Cette promesse, et le vif intérêt avec lequel les blancs et les noirs de l'expédition avaient en apparence écouté les récits du vaniteux chef d'Iribou, leur valurent toutes les attentions dont étaient capables les populations sauvages de l'endroit.

On prépara des logements pour les étrangers, et on prétendit les garder le plus longtemps possible au village.

Le village est sectionné en trois parties, en trois arrondissements désignés suivant leurs positions respectives sous le nom d'Iribou haut, Iribou bas, Iribou central; chaque section a son administration différente.

C'est dans Iribou central que réside habituellement Mangombo, et c'est près de sa demeure, sur une place spacieuse ombragée par deux énormes cotonniers, qu'eut lieu le 7 juin la curieuse cérémonie de l'échange du sang entre le chef noir et l'agent supérieur de l'Association.

Cette pratique tout africaine fut faite avec plus de pompe que jamais en raison de la présence des six compagnons blancs de Stanley et des quatre-vingts Zanzibarites et Haoussas de l'expédition.

Cette cérémonie, ayant déjà été décrite avec soin dans le premier volume de cet ouvrage, nous ne pouvons, pour les détails qu'elle comporte, qu'y renvoyer le lecteur.

Contentons-nous de dire qu'après l'échange du sang Stanley et Mangombo, entourés des blancs et des notables, se jurèrent peu après, la main dans la main, une amitié fraternelle aussi durable que leur vie; puis la flottille exploratrice, toutes voiles dehors, flammes et pavillons déployés, reprenait, à travers les lames moutonneuses du fleuve, sa route vers l'Équateur.

